

Lucien Oulahbib

Thomas Sowell, *Affirmative Action around the world (an empirical study)*

Le livre de Thomas Sowell, *Affirmative Action Around the World*¹, a adopté une démarche résolument empirique parce qu'il veut combattre certains préjugés qui corrélaient bien trop aisément l'amélioration des conditions de vie des minorités ethniques de l'adoption de lois favorables à leur égard. Il nous apprend ainsi que dans les pays qui ont connu de fortes tensions inter-ethniques, les discriminations ont été bien plus amoindries du fait de l'évolution des sociétés que des politiques volontaristes engagées. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'ait pas existé ou qu'il ne soit pas possible d'établir des constats permanents sur sinon un racisme du moins une xénophobie « ordinaire ». Mais il ne faut pas confondre ces deux aspects. Ainsi, au moment où des dispositions sont prises aux USA avec le *Civil Rights Act* (1964), Sowell montre qu'il existait déjà des améliorations certaines de la condition noire : « *Il est pratiquement ignoré que la proportion de noirs occupant des positions élevées a augmenté considérablement durant les années précédant le Civil Rights Act.* » (p.20). C'est la thèse majeure de Sowell. En fait, certaines de ces dispositions prétendant améliorer le sort de minorités dites « discriminées » ont eu deux effets pervers non quelconques : elles ont plutôt envenimé qu'apaisé les relations inter-ethniques, tout en affaiblissant la position de ceux qui étaient au départ concernés.

Sowell donne toute une série d'exemples au sein de différents pays qui illustre ce double constat, Inde, Sri Lanka, Malaisie, Nigéria, USA. Il ne sera retenu ici que deux cas, les USA et le Nigéria —et celui-ci est tout particulièrement éclairant

¹ Yale university press, 2004, 239 pages.

tant les tensions et exactions actuelles activées par la secte Boko Haram sont généralement simplifiées par la seule trame géo économique d'un Nord sous développé et d'un Sud favorisé.

S'agissant des USA, Sowell fait état (pp.125-126) d'une entreprise, Motorola, qui a été condamnée dans l'Illinois par un jugement considérant qu'elle avait violé la loi contre les discriminations parce qu'elle n'avait pas embauché un candidat noir alors qu'il avait échoué aux tests d'entrée. Un des examinateurs de l'agence d'Etat qui avait ordonné ce jugement avait considéré le test comme étant « *injuste envers des groupes désavantagés et défavorisés* » comme si le groupe, lui-même, avait été testé et non pas *cet* individu, souligne l'auteur. Plus encore, et malgré le fait que le Congrès ait pu trancher en considérant ces tests comme légaux (via l'amendement du Sénateur John Tower du Texas), la Cour Suprême, lors d'un cas similaire (*Griggs vs. Duke Power Company* —1971—) rendit un arrêt stipulant que ces tests ne seraient dorénavant pas autorisés s'ils n'avaient été pas au préalable authentifiés comme non préjudiciables aux minorités. Or, cela nécessite tout un appareillage compliqué qui en fait incita plutôt les employeurs à éviter d'utiliser dorénavant de tels tests d'embauche. L'effet pervers le plus spectaculaire ne fut pas cependant celui-ci mais, selon Sowell (p. 127) plutôt le cas Brian Weber, blanc, qui avait été refusé à une formation parce qu'il n'avait pas assez d'ancienneté alors que certains de ces collègues, noirs, avaient été acceptés alors qu'ils avaient encore moins d'ancienneté que lui. Weber avait poursuivi en justice la firme conformément à la section 703 (a) du *Civil Rights Act* de 1964 qui déclare illégal toute discrimination sur la base de la race, de la couleur, de la religion, du genre, et des origines. Malgré cela la Cour Suprême avait écarté la plainte pour discrimination déposée par Brian Weber en indiquant que celui-ci s'attachait à une lecture trop « littérale » de l'Acte alors qu'il s'agit de le contextualiser en favorisant de fait un groupe au détriment des autres jugés plus privilégiés. Et Sowell cite un autre exemple (p.184) où il observe qu'en 2001 il y avait plus de 16,000 étudiants américano-asiatiques qui concouraient (via le SAT, concours national d'accession au Collège) pour 700 postes en mathématiques alors que guère plus de 700 étudiants noirs concouraient à ce niveau, bien qu'ils soient largement plus nombreux que les américano-asiatiques.

Dans un autre exemple, celui du Nigéria (pp.94-114) Sowell montre que la fameuse inégalité défavorisant le Nord musulman au profit du sud chrétien et animiste s'explique en fait parce que durant la colonisation britannique les autorités musulmanes du Nord avaient refusé que les missionnaires chrétiens y installassent des écoles à la différence du Sud. Par ailleurs, des populations du Sud, ainsi éduquées et formées, allèrent s'installer dans le Nord dans diverses activités privées. Ce fut le cas des Ibo qui autrefois étaient infériorisés, mis à l'écart, par les Yoruba et les Hausa-Fulani (le groupe ethnique le plus important) et qui au moment de l'indépendance (1960) profitèrent bien plus de ce vaste mouvement articulant éducation, formation, actes d'entreprendre que les Yoruba et les Hausa-Fulani qui avaient pourtant bien plus de puissance et de richesses que les Ibo. Ainsi, dès 1912, il n'y avait pas plus d'un millier d'élèves en école primaire dans le Nord, alors que plus de la moitié de la population y vivait, tandis qu'il y avait 35. 000 élèves dans les écoles du Sud. En 1957, il y avait environ 185.000 élèves dans les régions du Nord et 2.3 million dans les autres régions alors qu'elles n'étaient pas aussi vastes (p.99-100). De similaires disparités existaient dans le secondaire et le supérieur. En 1951, une seule personne seulement sur 16 millions de personnes habitant le Nord avait un degré universitaire. En fait, la plupart des étudiants peuplant les écoles supérieures venaient du Sud. Tant et si bien qu'en 1959, à la veille de l'indépendance, les Nigériens du Nord étaient juste 9% à l'université. De tels écarts se reflétèrent dans la ventilation des métiers occupés en particulier de haut niveau. Sur 160 physiciens dans les années 50, 76 étaient Yoruba, 49 Ibo, et seulement 1 provenait des Hausa-Fulani alors qu'ils étaient le groupe le plus important démographiquement (*supra*). Dans l'armée, ajoute Sowell, les $\frac{3}{4}$ des soldats étaient Hausa-Fulani tandis que le $\frac{4}{5}$ des officiers provenait du Sud. A la fin des années 1965 la moitié des officiers étaient Ibo. Et même au Nord, les Nigériens provenant du Sud surpassaient en nombre les originaires du Nord dans maints métiers. Cela incluait non seulement les fonctions qui requéraient une formation de haut niveau mais aussi celles de moindre spécialisation comme les prêtres, les cadres de banques, de la Poste ou des chemins de fers.

Cette présence, produite par un long cheminement dans lequel l'on vit la population la mieux éduquée se hisser aux meilleures fonctions, ne fut pas sans

créer des attitudes envieuses et, au bout du compte haineuses (p.101) jusqu'à résister pour certaines autorités du Nord à l'idée d'indépendance du Nigéria s'il s'avérait que les populations du Sud, mieux éduquées, allaient en profiter pour occuper les postes importants. Tant et si bien que après l'indépendance lorsqu'il fut question d'une « nigérianisation » de ceux-ci, une politique de discrimination positive par les quotas servit en fait à favoriser les habitants du Nord au détriment de ceux du Sud ; ce qui se transforma en une « nord/nigérianisation » jusqu'à même, par exemple, évincer des gens venus du Sud au profit de « coopérants européens » tant les nordistes étaient, depuis longtemps, peu qualifiés (*supra*). Par ailleurs, l'introduction de la *sharia* dans le Nord (p.111) n'aida pas à encourager la mixité sociale dans un pays peuplé de 250 ethnies différentes...

En fin de compte, Sowell montre par ces résultats (qu'il détaille également pour L'Inde, la Malaisie, le Sri Lanka, les USA) que la discrimination positive fonctionne en réalité à l'encontre du « rêve » de Martin Luther King qui voulait rappelle Sowell que cela ne soit pas par la couleur de peau, l'origine ethnique, mais par son habilité qu'un individu puisse être choisi. En réalité les analyses tronquées et fausses apportent des solutions erronées qui enveniment la situation plutôt qu'autre chose. Même si elles se trouvent officiellement écartées comme c'est le cas aux USA depuis 1991 (p.131).

Une telle constatation, au fond, déconnecte les fausses corrélations comme celles qui articulent le bas niveau d'emploi de certains issus de l'immigration au « racisme » alors qu'il s'agit plutôt de souligner, à l'instar de l'exemple nigérien (*supra*), leur manque de formation spécialisée. Ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas, en plus, des méfiances xénophobes liées à un passé colonial jugée encore trop injuste et ce de part et d'autre...). Tout cela en tout cas ne peut pas ne pas trouver un écho en France. Espérons pour ce faire que ce livre soit prochainement traduit. Il pourrait permettre un renouvellement de l'analyse en proposant une trame explicative posant au centre l'évaluation objective de la qualité d'enseignement et de formation puisque c'est *elle* qui détermine semble-t-il la dextérité d'un peuple à chevaucher la Modernité (tout en la critiquant) pour l'intérêt du plus grand nombre.